

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LA FAMILLE

REVUE HEBDOMADAIRE

L'abonnement, qui est d'une piastre (\$1.00) par an, date du 1er janvier. S'adresser, pour tout ce qui concerne la revue, à F. A. BAILLAIRGÉ, Ptre, à Joliette, P. Q., Canada.

UN MOT DE *MARTINE* OU DU ROMAN d'une *SŒUR*

Nous terminons, avec ce numéro, *Martine* ou le *Roman d'une Sœur*.

Ce travail, tel que donné dans la *FAMILLE*, qui en a réduit les proportions, est très moral. Nous parlons avec connaissance de cause.

Les désobéissances et les incartades de Rose sont sévèrement blâmées et punies.

Ces incartades du reste sont racontées de façon à ne blesser aucun des sentiments les plus délicats chez le lecteur. Ce n'est pas, en général, en lisant une page d'un livre qu'on le juge ; il faut voir l'avant, le pendant et l'après, s'il est permis de parler ainsi.

Les mères de famille feront bien de faire lire ce volume à leurs grandes filles. *Martine* est un beau modèle de dévouement et de piété filiale. Les malheurs de Rose et d'André apprendront à plusieurs qu'il faut se défier des jeunes gens qui ne recherchent que les avantages naturels.

On se marie pour la vie.

Il est donc nécessaire d'y regarder à deux fois, avant de faire son choix.

Madame V. Vattier d'Ambroyse, auteur de *Martine*, est morte en 1891. Elle a écrit plusieurs autres volumes.

F. A. BAILLAIRGÉ, Ptre

Une somme d'argent retrouvée par l'intervention des
âmes du purgatoire.

On nous envoie de Leuze la lettre suivante que nous reproduisons avec la plus profonde satisfaction et qui sera lue avec le plus vif intérêt :

Madame la supérieure du couvent des dames de Saint François-de-Sales, à Leuze.

J'ai l'honneur de vous adresser un des plus beaux faits obtenus par l'intercession des âmes du Purgatoire, que vous voudrez bien faire insérer dans un des plus prochains numéros de *l'Écho du Purgatoire*, auquel je suis abonné, à Leuze.

Voici un fait que je tiens de la personne même à laquelle il est arrivé et dans lequel vous jugerez sans doute, comme moi, qu'il est impossible de ne pas voir une véritable intervention des âmes du Purgatoire et l'incontestable utilité pour les vivants, de la dévotion pratique envers ces âmes bénies et reconnaissantes.

La personne dont je vous parle et que j'estime digne de toute confiance, est épicière de son état ; elle allait un jour porter à la poste une lettre chargée renfermant un billet de banque de cinq cents francs. Elle eut la maladresse, ou plutôt le malheur, de perdre en chemin cette lettre. Arrivée au guichet de la poste, elle eut beau se fouiller et se fouiller encore, la lettre qu'elle croyait avoir mise dans sa poche, était tombée par terre et elle était malheureusement bien perdue. Jugez de l'état dans lequel se trouvait cette pauvre femme. Elle retourne tout éperdue sur ses pas, cherchant et demandant sa lettre dont personne ne lui donna des nouvelles. Ne sachant à quel saint se vouer dans une aussi triste circonstance, elle va raconter sa peine aux Sœurs d'un des couvents de notre pays qu'elle connaissait beaucoup, et leur demande des prières pour retrouver sa chère lettre. Les bonnes sœurs, après avoir pris à la peine de cette bonne femme une grande part, lui conseillèrent de faire une neuvaine en faveur des plus proches parents défunts de la personne qui avait trouvé sa lettre, afin d'obtenir de Dieu, par

leur intercession, qu'il voulût bien toucher le cœur de cette personne et la déterminer à rendre cette lettre trouvée. La neuvaine fut commencée dès le jour même ; elle était faite par les bonnes sœurs et par la pauvre femme, et, par cette dernière, avec une ferveur qu'il n'est pas difficile de comprendre.

Cependant, le dernier jour de la neuvaine était venu, mais non la lettre perdue. La pauvre épicière perdait tout espoir et racontait en pleurant son malheur à deux femmes qui étaient venues lui acheter de l'épicerie, lorsqu'entra dans son magasin une troisième femme qui voulut la voir en particulier. Elle la fit entrer dans un salon à côté de son magasin, après avoir congédié les deux autres femmes, et quelle ne fut pas sa surprise et son étonnement lorsque cette femme lui présente sa lettre chargée avec le billet de banque de cinq cents francs qu'elle contenait. " Comment, lui dit-elle, ma lettre perdue ? et pourquoi, malheureuse, m'avez-vous laissée si longtemps dans la peine et ne m'avez-vous pas rendu plus tôt cette lettre dont la perte fait, depuis dix jours mon désespoir ? — Madame, lui répondit celle-ci, pardonnez-moi, je n'étais pas loin de vous lorsque vous avez laissé tomber votre lettre en allant à la poste, je l'ai relevée avec l'intention de vous la rendre ; puis j'ai été tentée de la garder, je l'ai mise dans l'armoire de ma chambre entre mes draps de lit. Par moments, je sentais des remords de conscience et je voulais vous l'apporter, mais je n'osais plus de peur de me mettre, par cette démarche un peu tardive, dans les mains de la justice ; mais aujourd'hui je n'y tiens plus et je viens vous l'apporter en vous suppliant de me pardonner et de ne pas perdre une mère de famille, en disant à qui que ce soit ce qui vient de se passer entre nous deux. Depuis cinq à six jours je ne sais ce qui se passe dans ma maison ; toutes les nuits je rêve de mon père que j'ai perdu, depuis trois mois seulement, et il me semble qu'il vient me reprocher mon infidélité ; dans le jour même, toutes les fois que j'entrais dans ma chambre où était cachée cette malheureuse lettre, je me sentais toute saisie d'une frayeur involontaire, j'avais peur des morts

et il me semblait que tous nos parents défunts connaissent mon crime et me le reprochaient. C'est alors que, sous l'empire de cette crainte, je me suis décidée à vous porter cette lettre qui déjà me portait malheur, et j'ai même eu la confiance que vous ne voudriez pas me perdre et que vous me pardonneriez cette infidélité, sans quoi je n'aurais jamais eu le courage de faire cette démarche au-dessus de mes forces. Je vous le répète, Madame, pardonnez-moi et ne parlons plus qu'au bon Dieu de cette triste affaire. ”

Heureuse d'avoir retrouvé sa lettre et les cinq cents francs qu'elle contenait, l'épicière n'eut pas une grande peine à accorder le pardon et le secret qui lui étaient demandés, mais, voyant dans ce fait une protection visible des âmes du Purgatoire, elle se hâta d'aller raconter aux bonnes sœurs qui lui avaient inspiré la pensée de recourir à elles par la neuvaine qu'elles venaient de faire toutes ensemble, tout ce qui venait de se passer entre elle et la femme qui lui avait apporté sa chère lettre. Ce récit fut fait par l'épicière et écouté par les bonnes sœurs en versant des larmes d'attendrissement, de joie et de reconnaissance. Elles reconnurent toutes, par ce fait extraordinaire, combien grande est la puissance d'intercession des saintes âmes du Purgatoire et combien est utile à ceux qui la pratiquent, la dévotion envers elles. Les bonnes sœurs ne manquèrent pas de faire observer à l'épicière qu'elle devait sa lettre à la neuvaine de prières pour les morts qui se terminait ce jour-là même, et lui conseillèrent de faire dire pour les âmes, ses bienfaitrices, une neuvaine de messes en action de grâces pour la faveur certaine et bien signalée qu'elle venait d'en obtenir. Cette bonne dame, pénétrée de reconnaissance et tout heureuse de se voir en possession de sa précieuse lettre qu'elle avait crue à jamais perdue, n'hésita pas à promettre la neuvaine de messes et protesta bien qu'à l'avenir elle ne manquerait pas de s'adresser aux âmes du Purgatoire lorsqu'elle aurait à demander à Dieu quelques grâces particulières.

A ROME : PAR CI PAR LA

CHAPITRE NEUVIÈME

Il faut que je vous dise quelque chose. Je suis malade, mais n'allez pas vous inquiéter. Cette maladie est ennuyeuse mais elle n'est pas dangereuse. Je connais plusieurs personnes au Canada, qui l'ont eue, et qui en sont heureusement débarrassés. Les deux purgations que j'ai prises dernièrement étaient pour en arriver là, elles n'ont pas réussi. J'ai fait demander un médecin de réputation, et il va me soumettre à un régime qui va aboutir, dit-il, infailliblement. Je commence demain matin.

Mon cher ami, j'ai reçu votre lettre du 8 avril, pleine de nouvelles. En effet, j'espère qu'on n'augmentera pas le nombre des licences. Mes félicitations sur votre semaine sainte. J'en reçois des nouvelles de tout côté. Une lettre me dit : "La semaine sainte nous a paru très-courte. M. M. Payette, Cabana et Ethier ne se sont pas épargnés. Sermons, chant, cérémonies, tout était très-bien. Ils sont pieux, attentifs, gracieux. C'était très édifiant de les voir." Une autre ; "La discipline des enfants de chœur, était excellente, c'était *superfine*." Une autre : "Quelle belle semaine ! qu'il fera bon au ciel de ne jamais offenser Dieu, l'aimer uniquement, ne jamais souffrir !" Une autre : "Cérémonies, chant, préparation de l'église, rien n'a été négligé. M. Payette a été admirable dans l'organisation de tout cela. M. Cabana a sondé les voûtes de votre église dans l'*Exultet* et les *Lamentations*." Donc encore une fois mes remerciements et félicitations !

Je sais que vous aimez à faire ce qu'il y a de mieux. Or voici ce qu'il y a de mieux pour les bouteilles de vin de messe. — Vous les coucherez sur des planches dans une partie sèche de la cave. Vous mettrez des planches sur la terre, parce que le sol à St Lin est trop humide. Vous coucherez la bouteille, afin que le gaz ne soit pas en contact avec le bouchon. Puis

vous les *abrigerez* de sable, en ayant soin d'en mettre un peu sur les planches pour empêcher l'humidité d'arriver à la bouteille. Deux pouces de sable dessous, quatre pouces ou trois dessus seront suffisants. Mettez du sable, non de la terre forte, c'est plus sain. De même, le vin aura la température qu'il lui faut, toujours égale; il sera à l'abri de la fermentation indue et de l'acidation. Ne manquez pas de prendre cette précaution avant la chaleur. Elle est nécessaire, vû que ce vin n'ayant pas reçu de sucre, n'est pas très riche en alcool, et est bien plus sensible que l'autre aux variations de l'atmosphère. Enterrez, aussitôt cette lettre reçue.

En même temps que moi, M. Cousineau a reçu de vous une lettre qui lui a fait un *sapré mille tonnerres de plaisir*. Depuis un mois il vient deux fois par jour, à dix pas, dire la messe et déposer le saint Sacrement à 4 h. P. M., dans un couvent demi-contemplatif, dont le chapelain est allé en vacances. Au revoir : mes saluts à M. Cabana !

Mardi, 27 avril.— Je n'ai rien pris de la journée. Cette diète est la préparation prochaine.

Mercredi, 30 avril.— J'ai pris par trois fois cinquante-cinq pilules de Kusso, à peu près ce qu'il a de plus mauvais, en fait de remède, sous le soleil. Succès complet !

Jeudi, 1 mai.— Purgation avec l'huile de ricin. Je restai mou comme un chiffon. Je pris ce soir du solide pour la première fois, depuis trois jours.

Vendredi, 2 mai.— Je me réveillai ce matin, refait. Un steak releva mes forces complètement. On me donne trois jours de répit, pour continuer le traitement lundi et mardi, en cas qu'il soit resté dans les intestins des germes de cette maladie. Ainsi, comme j'ai la franchise de vous tenir au courant de tout, soyez assez raisonnable pour ne pas vous inquiéter.

Aujourd'hui j'ai été assez bien pour aller avec M. Belnoue,

en voiture à la Propagande, chez Mgr Labelle, chez le tailleur, chez l'imprimeur.

Je bénis le ciel de m'avoir envoyé dans cette maison. Vous ne sauriez croire comme je suis soigné avec intelligence, avec dévouement, je dirai avec affection. Mon infirmière est cette petite sœur, dont je vous ai déjà parlé. Son nom est Véronique, et elle a la charité de sa sainte patronne. Anglaise par son père, irlandaise par sa mère, elle est de bonne famille, instruite, d'une éducation tout à fait délicate. Et c'est plaisir de voir comme elle accomplit avec aisance et bonheur tous les travaux pénibles qu'entraîne le soin des malades. Une nuit que la surrexcitation des nerfs ne me laissait pas de repos, elle a passé tout le temps à mon chevet, sans clore l'œil du soir au matin. Et que d'attention ! et que de prévenances ! d'avertissements ! et j'ajouterai que de réprimandes ! car je ne suis pas changé. Elle s'est aperçu que je portais en même temps un chausson rouge et un chausson bleu. Faites pour cette religieuse une petite prière, car elle m'a été bien bonne.

Je vous envoie aujourd'hui par la poste un mémoire. Vous pourrez en prendre connaissance, mais il ne faudra le montrer, ni le passer à personne. Pendant quelques mois encore, pour le Canada, c'est un secret. Avant huit jours l'imprimerie m'en livrera un autre. Il m'en restera encore trois à imprimer. Le gros de l'ouvrage est fait ; cependant le travail du rabot est plein de minuties. La question va se trouver discutée sous toutes ses faces.

Ma maladie me coûte vingt piastres. Le médecin m'a pris dix piastres. Je voulais d'un autre côté récompenser les religieuses qui m'ont soigné avec tant de bonté. Je savais qu'elles refuseraient un offre direct. Voici le moyen que je pris. La mère supérieure est partie cette semaine pour la France, pour Tours, où se trouve la maison-mère de sa communauté. Je lui ai donné dix piastres pour payer les *dragées* du voyage, ou toute autre dépense à son choix. Et je me considère heureux d'en être quitte à ce prix. La mère reviendra vers le 20 du présent mois. Le médecin, qui m'a soigné, s'appelle Mugnai.

Samedi, 3 mai. — Une lettre de partie, une autre entre sur le métier.

Je suis bien, mes forces reviennent. J'ai passé une partie de la journée à corriger les épreuves d'un autre mémoire qui sortira des presses mardi ou mercredi prochain. Cet après-midi, je suis allé à la Banque retirer deux-cents piastres ; cependant, pour ne pas me fatiguer j'ai pris les omnibus. Cette banque se trouve sur le *Corso* près de la place *Colona*. Nous avons célébré aujourd'hui la fête de l'Invention de la croix ; il faisait bon de réciter ces paroles de S. Paul : " Je ne veux rien savoir que la croix de Jésus crucifié. "

Demain, j'irai dîner chez le Père Tenaillon. Voici sa lettre d'invitation : Cher Monsieur Proulx, Dimanche prochain, nous possédons Monseigneur Labelle, c'est vous dire tout de suite ce dont il s'agit. J'espère que votre mauvaise santé ne nous privera pas de votre présence. — Nous aurons aussi Monseigneur Baroncini de la secrétairerie d'Etat, un de nos amis, et qui a grand désir de faire votre connaissance. "

J'ai reçu votre lettre du 16 avril, avec un plaisir égal aux plaisirs qu'ont causés les lettres précédentes. Je n'ai pu remettre votre image à la mère Supérieure, puisqu'elle est à Tours ; mais je l'ai déposée chez son assistante Sr Providence, qui a été très flattée de cette attention.

M. Belnoue a été touché de son scapulaire. C'est une âme sensible qui n'est pas indifférente aux attentions délicates. Il vous remercie. Je vais le perdre. Il part lundi, dit-il, pour Munich en Bavière, où il va passer l'été. Il y fait moins chaud et la vie coûte moins cher. M. Belnoue est un ancien professeur au petit séminaire de Chartres, qui a enseigné vingt-cinq ans, prêtre digne, fatigué, qui se repose depuis trois ans pour refaire sa santé. Il a beaucoup voyagé, a visité la Terre-Sainte, l'Allemagne, la Suisse et l'Angleterre, sans compter la France et l'Italie. Il est humble et pieux. Ce m'était un bon ami. Il m'a rendu de grands services, non seulement pour copier, mais encore dans la correction des épreuves. Il connaît à fond les mille et une minuties de l'orthographe française. Tout de même pour moi le gros du copiage est fini. Je remercie la Providence d'avoir mis ce prêtre digne et sympathique sur mon chemin.

Mon voyage en Grèce est *flambé*, le séjour à Rome se prolongeant trop. D'un autre côté, je vais connaître Rome comme Montréal, et je me mets au courant de bien des choses, qu'il sera toujours utile de savoir. Bon soir !

Le ROMAN d'une SŒUR.

MARTINE.

(Suite)

XXIV

Cette séparation me laissa bien faible. Une espérance obstinée m'avait, jusqu'alors, soutenue contre toutes les apparences. Je ne repris un peu d'énergie qu'en voyant couler les larmes des enfants de ma pauvre sœur, et en les entendant appeler leur mère au milieu de sanglots convulsifs.

Ma tâche multiple n'était pas terminée ; sur moi reposaient l'avenir, le bonheur de ces petits êtres, chers souvenirs qui m'eussent rappelé ma sœur, si j'avais été capable de l'oublier.

Je secouai, avec effort, il est vrai, mais enfin, je parvins à secouer l'obsession causée par mon chagrin. Aidée de mes amis, j'adoptai un plan de conduite pour l'éducation de mes neveux et le développement des aptitudes que, peu à peu, ils révéleraient.

XXV

J'avais toujours vécu très retirée de la petite société où grâce à sa position, mon père eût pu m'introduire à Iffendic.

Ne m'occupant de personne, je croyais que l'on en agissait de même à mon égard. Il n'en était rien, je l'apprenais avec tristesse. Je craignis de rencontrer de sérieux obstacles dans l'exécution de mes projets futurs. Je résolus dès lors de fonder un petit commerce à Plélan, non loin d'Iffendic, où M. de Laumay et Julie m'installèrent. Je n'eus pas lieu de me repentir.

Plusieurs mois passèrent. J'avais pourvu à l'éducation de mes " chers enfants ", ainsi que je me plaisais à appeler mes neveux. J'étais bien largement récompensée de mes soins par l'affection qu'ils me témoignaient. Un mot, un regard, obtenaient tout de leur obéissance.

Lorsque, le soir, j'avais un instant de liberté, quel bonheur de réunir autour de moi ces cinq charmantes têtes mutines, et de livrer à leurs baisers le visage du petit Louis souriant dans mes

bras ! Quels éclats de gaieté ! quelle vivacité dans l'expression de leurs sentiments !

Je me sentais pour eux un cœur de mère, et Dieu permettait qu'ils eussent pour moi les tendresses d'enfants respectueux et aimants !

Mon commerce allait bien. Julie et son mari venaient fréquemment me voir. Je croyais toutes mes peines terminées !...

XXVI

Trois ans après mon installation à Plélan, par une froide soirée de printemps, je venais de mettre les volets du magasin. Depuis longtemps j'avais fait coucher les enfants, j'étais seule, lorsqu'un homme poussa la porte que je me disposais à fermer.

Il était pauvrement vêtu, un bonnet de peau descendait sur ses yeux, une barbe épaisse couvrait le reste de son visage. Il jeta autour de lui un regard investigateur ; je crus qu'il désirait acheter quelque chose ; à mes offres de service, il fit un geste négatif.

— Que voulez-vous donc ? dis-je. Je ne suis pas riche...

— Regardez-moi, Martine !

Me trompé je ! Le son de cette voix, mon nom ainsi prononcé ! Je sentis mes jambes fléchir... André était devant moi !

Je m'assis sur un tabouret, heureusement placé à ma portée ; je tremblais de tous mes membres ; il m'était impossible d'articuler une parole.

André eut un sourire amer.

— Je sais que vous ne vous attendiez plus à me revoir, dit-il. Vous me croyiez mort. Vous souhaitiez que je fusse mort !

Cette accusation inattendue me rendit le courage.

— Vous êtes injuste, répliquai-je, volontairement injuste. Est-ce moi qui vous ai laissé sans nouvelles ?

— Briso s-là, dit-il. Je sais tout. Vous avez recueilli ceux que j'avais abandonnés. Croyez que je vous en suis reconnaissant ; mais je ne pouvais plus vivre loin d'eux. Je suis venu. Je ne verrai plus Rose (sa voix faiblit un peu) ; j'ai du moins encore mes enfants !

Ses enfants ! Voudrait-il les reprendre ? Les craintes de ma sœur allaient-elles se réaliser ?

— André ! dis-je...

— Achevez, répliqua-t-il, en voyant que je m'arrêtais.

Le son âpre et dure de sa voix, son regard méchant, me galva-

nisèrent. C'était le bonheur de mes chers petits, mon propre bonheur, que j'allais défendre.

— André, repris-je ; avez-vous l'intention de revoir vos enfants ?

— Et vous, Martine, êtes-vous disposée à m'en empêcher ?

— Écoutez moi, je vous en prie. Vos enfants sont heureux. Ils croient que vous me les avez confiés et que vous avez été forcé d'aller habiter loin d'eux. A leur âge, cette explication a suffi, mais que leur dirais-je, s'ils vous voyaient...

— Si différent du portrait que vous avez tracé de moi, acheva André, d'une voix sourde : je rends justice à vos bonnes intentions, Martine, mais il est temps que je vous délivre de la charge que vous avez assumée. Ma position est changée, j'habite New-York, j'y occupe un emploi lucratif.

Je ne pus m'empêcher de jeter un coup d'œil sur son habillement.

— Vous pensez, reprit-il, que mon aspect est loin de répondre à ce que j'avance. Mais j'avais des motifs graves pour me changer ainsi. Je n'étais pas certain que la condamnation injuste qui m'a frappé fût prescrite. Je me suis renseigné, je n'ai plus rien à craindre.

André s'arrêta comme pour entendre une réponse ; mais je me taisais, jugeant qu'il valait mieux lui laisser dévoiler ses projets tout entiers.

— J'irai à Paris, reprit-il un peu étonné de mon silence, je partirai pour le Havre, d'où je gagnerai New-York, pour ne plus revenir en France. Vous voyez, Martine, qu'il faut que j'emmène mes enfants.

Je bondis sur moi-même.

— Vous voulez les emmener ? m'écriai-je. Ce n'est pas possible ! Dites que vous ne pensez pas cela !

— Comment n'y penserais je pas ? Puis-je vivre toujours éloigné d'eux ?

— Vous les avez bien abandonnés, dis-je malgré moi. Et, pendant plus de quatre années, vous n'avez même pas cherché à vous informer d'eux.

— Vous usez, Martine, du droit que vos soins pour eux vous ont acquis ; mais vous ne pouvez nier mes propres droits.

— Leur mère les aimait, elle me les a solennellement confiés. A votre tour, André, voudriez-vous nier le droit qu'avait la pauvre Rose d'agir ainsi ?

— Au-dessus de la volonté de la mère, il y a la volonté du père. Je m'étonne que vous ne le compreniez pas.

— Oh oui ! dis-je en pleurant avec amertume. La volonté d'un père qui a jeté les siens dans un abîme de douleur, et qui les y rejeterait peut-être encore !

André pâlit. Je compris que j'étais allée trop loin. Après tout, il aimait ses enfants. Rose me l'avait dit. C'était par la persuasion que je devais défendre les pauvres petits. Je comprimai la révolte de mes sentiments, les reproches qui venaient sur mes lèvres.

— André ! dis-je doucement, je ne discuterai pas avec vous. C'est à votre cœur que je m'adresse. J'ai reçu vos enfants des mains de Rose, je n'ai pas reculé devant cette grande tâche de préparer leur avenir. Pour eux, j'ai tout accepté sans regret. J'ai pu suffire à tout, et j'ai l'espoir que j'y suffirai toujours. Leur bonheur m'a récompensée ! Mais, croyez-moi, André, vous leur porteriez un coup terrible en les séparant de moi. Rose est morte tranquille, parce qu'elle savait que je serais fidèle à mes promesses. Les chers petits m'aiment comme ils aimaient leur véritable mère. Laissez-les-moi. Autrement vous me tueriez ; cela ne serait rien ;... mais vous les tueriez peut-être !...

Je m'arrêtai, suffoquée par l'angoisse.

— Martine, répliqua-t-il froidement, j'ai toujours rendu et je rendrai toujours justice à votre dévouement ; mais ce que vous demandez est impossible.

— Eh bien ! dis-je avec énergie, puisque rien ne peut vous toucher, je vous déclare que je lutterai contre vous. J'ai pu, jusqu'ici, obtenir que votre nom fût prononcé avec respect par vos enfants. Je ferai l'impossible, car je ne veux pas voir mes soins, mes sacrifices devenus inutiles. On jugera qui, de nous deux, a mieux rempli son devoir ; qui, de nous deux, est digne de conserver la garde de ces pauvres petits !...

— Et si l'on jugeait contre vous ?

— Contre moi !

— Oui, contre vous, Martine, qui refusez de pardonner à un père repentant.

Je ne m'attendais pas à ce ton humble et doux. Je sentis ma résolution chanceler. André vit mon trouble, il reprit ;

— Une fois de plus, Martine, soyez bonne ! Je voulais vous

éprouver. Jamais je n'ai songé à vous enlever mes enfants. Comment pourrais-je, moi, dont la vie a été stérile, les guider, les instruire ? Ah ! Je suis cruellement puni ! J'ai tout perdu. Je n'ai pas même le droit de dire à mes enfants : " Appelez-moi votre père ! " car ma honte rejaillirait sur eux. Martine ! ne trouvez-vous pas mon expiation assez complète !

Rose m'avait déjà adressé les mêmes paroles... Ce souvenir me frappa avec force. Je tendis la main à André.

— Je comprends, murmurai-je, ce que vous devez souffrir. Je ne veux pas aggraver votre douleur... Vous verrez vos enfants...

André eut une exclamation de joie.

— Seulement, soyez prudent, repris-je. Paul, René et Rose peuvent vous reconnaître. Que leur répondrez-vous, alors ?

— Qu'ils se trompent ! Que je suis un ami de leur père, envoyé par lui pour les voir et lui rapporter leurs baisers ! Ne craignez rien, Martine, je serai prudent et fort !...

— Ils dorment maintenant. Demain vous les embrasserez.

— Demain !... L'attente serait trop longue ! Conduisez-moi vers eux. Je les embrasserai dans leur sommeil. Je serai fort contre moi, si je ne rencontre pas leur doux regard interrogateur...

J'avais repris confiance : André ne me faisait plus peur. J'allumai une petite lampe, et, sans bruit, je montai au premier étage. André me suivait, en prenant des précautions pour étouffer le bruit de ses pas.

XXVII

Les enfants couchaient dans une vaste pièce qu'une petite cloison avait transformée en deux chambres commodes.

La première était celle de mes neveux, la seconde, celle de Rose et de Julie. Chaque enfant avait son petit lit. Souvent je prenais plaisir à venir, le soir, contempler leur sommeil tranquille.

Les vieilles légendes disent que les enfants, dans leurs rêves, conversent avec les anges. Je me rappelais ces croyances et, sur les lèvres de mes chers dormeurs, le jeu des ombres et de la lumière produisait des effets que je pouvais prendre pour le mouvement causé par cet entretien célesté.

Je masquai la lampe, afin que ses rayons n'allassent pas frapper brusquement les paupières des petits. André entra, s'approcha de chaque lit, et déposa avec précaution un baiser sur le front et les

mains de ses enfants. Sa pâleur, déjà grande, avait augmenté ; je craignis qu'il ne pût supporter cette épreuve. Je le craignis surtout quand il arriva devant Rose.

La petite fille reposait, un bras rejeté hors du lit, l'autre replié sous sa tête ; son teint pur et frais, sa bouche entr'ouverte, laissant apercevoir d'admirables petites dents blanches et brillantes, ses longs cheveux d'un blond cendré entourant, comme d'une auréole, son visage si gracieux, si régulier : telle était Rose, offrant de sa mère une ressemblance frappante. Oh ! que de fois cette ressemblance m'avait émue ! Elle parut causer à André une douloureuse surprise. Tombant sur ses genoux, il laissa échapper un sanglot étouffé. Un mouvement de Rose le rappela à lui. Il se releva et sortit sans retourner la tête.

Je restai dans l'angoisse jusqu'au surlendemain. Adroitement, Suzanne s'était informée au bureau des diligences. On lui apprit qu'un voyageur avait, cette même nuit, demandé une place pour la voiture de Rennes. J'espérai que ce voyageur, malgré le faux nom donné, était André.

Deux jours plus tard, je reçus la lettre suivante :

“ Ne craignez plus rien de la folie dont je me berçais. Je ne veux pas même revoir mes enfants : ce sera ma punition.

“ Pourtant, ayez pitié de moi, comme vous auriez pitié d'un malheureux qui traverserait votre chemin... Que vais-je devenir ? Que puis je faire ? Je vous jure que si vous venez à mon secours, vous n'entendrez plus parler de moi. Je retournerai en Amérique.

“ Martine ! Sauvez-moi ! ”

Par un reste de pitié, ou plutôt par prudence, je ne voulus pourtant pas repousser cette demande.

Mon commerce avait prospéré. J'avais pu, chaque année, épargner la moitié de mon petit revenu. Je possédais cinq mille francs. J'en pris trois et les envoyai à l'adresse indiquée.

Je reçus, daté de Brest, un billet de remerciement qui m'apprenait, en outre, le départ d'André. Il s'embarquait, sur le *Vélocé*, grand steamer chargé d'émigrants, à destination de la Californie.

Six semaines après, les journaux rapportèrent le naufrage du *Vélocé*, perdu sur la côte de l'une des Antilles. Parmi les épaves rejetées par l'océan, on mentionnait le corps d'André Portal...

Des papiers placés dans une ceinture de cuir avaient appris ce

nom. On avait également trouvé, sur le mort, une somme de quinze cents francs.

J'écrivis aussitôt au consul français résidant dans l'île, le priant de m'envoyer les papiers et l'acte de décès. Je demandai aussi qu'il voulût bien s'occuper d'employer l'argent trouvé à élever un tombeau convenable et à faire célébrer un service commémoratif pour André.

Je fis prendre le deuil aux enfants. Les pauvres petits pleurèrent leur " bon cher papa ", mort si loin d'eux ; mais ils se consolèrent vite. Cela était naturel : ils ne connaissaient plus que moi depuis si longtemps !...

Dieu m'est témoin que je n'avais pas désiré la mort d'André, et que je le plaignis sincèrement.

Je dois pourtant avouer que, dès lors, je respirai plus librement. Je devenais maîtresse absolue de continuer mon œuvre.

Je gardai le silence sur la triste visite reçue ; mais j'eus lieu de penser que malgré mes recommandations, Suzanne avait déchargé son âme près de mes amis.

Du moins, une allusion de M. Laumay me le fit supposer. Puis, il ne fut plus jamais question de ce sujet entre nous.

XXVIII

Six nouvelles années ont passé ; ma tranquillité n'a plus été troublée ; ma tâche s'accomplit telle que j'avais désiré la voir s'accomplir.

Deux de mes neveux montrent des aptitudes qui méritent d'être encouragées.

René s'occupe beaucoup des animaux. Je l'enverrai, je l'espère, à l'École d'Alfort.

Pierre aime la botanique. Je serai heureuse si je puis le faire entrer au Jardin des plantes de Rennes.

Mon filleul est trop jeune encore, pour que je sache ce qu'il désire entreprendre. Mais je suis tranquille ; c'est un bon et charmant enfant, facile à diriger.

Paul, l'aîné de tous, s'est contenté d'apprendre l'état de boulanger. Je lui achèterai une bonne clientèle.

Rose m'aide au magasin ; elle m'y succédera plus tard, associée avec Julie : leur avenir est donc assuré.

Chaque année voit augmenter la prospérité de mon commerce.

Ma petite fortune est sensiblement arrondie. Mes chers enfants auront, chacun, une somme suffisante pour aplanir leurs débuts dans la vie.

Mes bons amis viennent souvent me voir.

Eux aussi prospèrent, et leur bonheur est complet depuis la naissance d'une charmante petite fille : Martine-Julie.

Le premier nom indique qu'il m'a été impossible de refuser à mon amie d'être la marraine de son enfant tant désirée !...

Suzanne est bien cassée, bien faible. Elle vieillit doucement, traitée par tous avec déférence, avec affection.

Et si je considère le chemin parcouru, si je me rappelle à travers quels obstacles, quels événements, je suis parvenue à trouver la paix profonde dont je jouis, mon cœur se dilate, il se tourne vers l'auteur de toutes choses... Je reconnais combien cette part, qui me semblait être si lourde, a été réellement la meilleure...

Je tombe à genoux et je bénis Celui dont la main a fait jaillir pour moi, du sein de l'adversité, le calme qui guérit..... L'amitié vraie qui console !...

V. VATTIER D'AMBROSE.

FIN

NOTA BENE

Nous comptons commencer prochainement la publication d'un ouvrage du plus haut intérêt.

Nous tenons en vente :

La FAMILLE de 1891, reliée, \$1.10. Franc de port.

La FAMILLE de 1891, reliure en toile, avec lettres d'or au dos et au recto \$1.35. Franc de port.

C'est un bon marché considérable. Profitons-en.